

Québec français

Le théâtre qu'on impose... ou le goût de lancer des tomates

Marcel Lamarre

Le conte de Menaud
Numéro 17, février 1975

URI : id.erudit.org/iderudit/56845ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarre, M. (1975). Le théâtre qu'on impose... ou le goût de lancer des tomates. *Québec français*, (17), 16–17.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

le théâtre qu'on impose... ou le goût de lancer des tomates

Le professeur de français doit absolument dire SON GROS MOT dans la programmation des compagnies théâtrales!

Le théâtre occupe une place très importante et sans cesse grandissante à l'intérieur des programmes de français. Cette année encore, l'enseignant, convaincu de l'efficacité des objectifs qu'il poursuit, offrira à ses étudiants la possibilité d'assister à quelques pièces de théâtre; il doit DONNER LE GOÛT DU THÉÂTRE; c'est la base, la première roue de l'engrenage, le principe directeur responsable de la maîtrise de phénomènes linguistiques bien précis et de la découverte de plusieurs facteurs culturels importants.

Bien sûr, acquérir ce goût du théâtre, n'est pas chose facile; cela suppose qu'il faille VOIR des pièces, et en VOIR et en VOIR: pièces aux mille visages, comique, tragique, fantaisiste, engagée, politique, surréaliste, québécoise, étrangère, etc., et encore là, faut-il savoir les CHOISIR, quand la possibilité en est donnée. VOIR des pièces amènera l'étudiant à connaître et à reconnaître une culture, une civilisation, un mode de vie qui est et qui se doit d'être essentiellement le sien, lui fera découvrir toutes les facettes du spectacle sans pour autant les démythifier, lui enseignera par l'intermédiaire du jeu les techniques de l'expression (pause de voix, articulation, intonation, gestuelle, etc.) et le fera «participer» aux différentes réalités qui se dérouleront devant lui (drame et comédie).

Comment expliquer que le programme-cadre ait omis cette consigne première? Raisons administratives sûrement ou connaissance bien étroite du théâtre! On accorde plutôt la priorité à l'oeuvre écrite par le biais de la lecture de pièces, l'audition de disques, la projection de films; aujourd'hui, on ajouterait l'écoute des pièces présentées dans le cadre du «théâtre Alcan» à la télévision. Mais comment est-il possible de parler théâtre en classe sans avoir vécu cet art qui est d'abord et avant tout fait pour être joué, pour être vu? C'est à mon avis commencer par la fin, mal orienter les enseignants, les amener à un échec certain se tra-

duisant par l'indifférence sinon le dégoût des étudiants envers le théâtre.

Le texte ne compose qu'une partie seulement du spectacle; il ne peut donc satisfaire entièrement le lecteur, trop d'éléments (éclairage, gestuelle, décor, accessoires, musique, paroles, costumes, public) composantes essentielles de la pièce (il arrive qu'une pièce ne nécessite pas un ou plusieurs de ces éléments n'étant pas portés à sa connaissance. Le théâtre se veut avant tout mise en scène, poésie dans l'espace, rituel pour les sens; il doit faire vibrer chacun des spectateurs pendant toute la durée de la représentation; il fait appel à tous les sens sans aucune forme de repos; le texte parle, la musique explique, l'éclairage situe, le décor annonce, l'odeur appelle, tout se mêle, tout se complète mais tout ne se répète pas, le public vit, c'est le théâtre. Le public vit parce qu'il comprend, parce qu'il assiste à une PIÈCE QUI LUI DIT «QUELQUE CHOSE», qui l'enthousiasme! Dorénavant il aura le goût de retourner au théâtre comme on retourne voir les Expos de Montréal, ou les Nordiques de Québec.

Arnolphe: «Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et
pu manquer sa route:
Car enfin de mon cœur le
trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout
entier à ses yeux;...»
(L'Ecole des femmes de
Molière, Théâtre choisi de
Molière, Editions Garnier,
p. 110).

A cela, indépendamment de la mise en scène, un étudiant «de chez nous» ne préférera-t-il pas entendre ce qui suit?

La mère: «Là, j'suis fière de toi, mon Benoit... Ta photo est sur toutes les gazettes... Tu vas passer à la télévision... Si ton père vivait encore, mon Dieu qu'il serait fier de toi...»

Ben: Il m'a arraché le sac des mains, maman... Qu'est-ce que tu voulais que je fasse... C'est pas d'ma faute...
(Ben Ur de Jean Barbeau, Editions Leméac, p. 107).

Les pièces québécoises, par la langue, le sujet traité, les personnages, le milieu, etc., intéressent davantage les étudiants parce que ces derniers se reconnaissent, parce qu'ils saisissent des valeurs qui ne leur sont pas étrangères et qu'ils peuvent discuter par la suite... Mais Molière, Shakespeare? Anouilh, O'Neill, etc.? Sans mettre en doute votre grand génie et tout l'honneur qui vous revient, et avec tout le respect que je vous dois, n'est-il pas préférable, messieurs, d'être désirés plutôt qu'imposés? Vous conviendrez alors qu'il est grand temps qu'on vous remette à votre place, car ce n'est certainement pas vous enfin, qui donnerez à nos étudiants la «piqûre» du théâtre, vous concédant quand même le droit et le devoir de développer chez eux, aux côtés des dramaturges québécois, un intérêt certain pour le théâtre.

Malheureusement, les grandes compagnies théâtrales ne semblent pas préoccupées par ce souci d'éducation du public de demain qui fréquente présentement les écoles; on joue pour l'élite, la gent cultivée, le bourgeois gentilhomme; on présente les «Grandes Compagnies»! Mais que fait-on pour intéresser le public non initié? Rien ou presque rien et c'est à mon avis scandaleux de voir ces troupes professionnelles largement utiliser les fonds publics pour présenter presque exclusivement des pièces étrangères, rejetant du revers de la main les auteurs québécois! Depuis le début des temps, le théâtre n'a-t-il pas été une manifestation nationale avant d'être universelle? Les règles du jeu sont faussées, on masque le théâtre...

Ainsi entre les années 65-66 et 70-71, deux grandes compagnies subventionnées ont produit plus de soixante spectacles; seize étaient des productions canadiennes dont trois seulement étaient québécoises; à Montréal, par exemple, cette saison (74-75), plus de soixante pour cent des pièces à l'affiche sont étrangères. Je trouve les gens de théâtre bien exigeants que d'imposer constamment leurs volontés mais il ne faut pas oublier que le public aussi a le droit d'être exigeant! Comme le disait Jean-Louis Roux, (lettre adressée au Ministère des Affaires Culturelles du

Québec, le 18 décembre 1966) « le public ne viendra au théâtre que s'il en éprouve le besoin, et pour créer ce besoin souhaitable, il n'y a pas de meilleur moyen que celui de l'Education. »

Les professeurs de français qui désirent initier les jeunes au monde merveilleux du théâtre, sont en droit de dire NON aux spectacles adressés au public en général ou spécialement offerts aux étudiants (tarifs spéciaux, abonnements, représentations l'après-midi, etc.) s'ils jugent qu'ils ne sont pas adaptés à leur réalité. Quand Gilles Pelletier, directeur artistique de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, s'étonne du fait que le public étudiant se détériore depuis quelques années et qu'il

accuse les professeurs de français de ne pas préparer suffisamment les jeunes aux différentes pièces que ces derniers verront durant la saison, je me demande s'il ne devrait pas plutôt s'interroger sur l'intérêt qu'offrent les spectacles qu'il présente. Le théâtre s'adresse à tout le monde, bien sûr, et le professeur de français sait très bien ce qu'il a à faire, j'en suis convaincu!

A ce stade-ci, il m'apparaît à la fois essentiel et urgent qu'il y ait collaboration étroite entre les professeurs de français et les directeurs artistiques des différentes compagnies théâtrales; tous y gagneraient à coup sûr. Pourquoi les troupes ne joueraient-elles pas les pièces étudiées en classe? Bien

plus, les pièces écrites par les étudiants, que les professeurs et directeurs de théâtre jugeraient excellentes, ne pourraient-elles pas être présentées sur les scènes du Québec? On se plaint de la rareté de pièces intéressantes...

Il faudrait bien reparler de tout cela... agir surtout... les tomates sont bien chères ces temps-ci!

...Oh! J'oubliais! ...le théâtre pour enfants... la maternelle... le goût du théâtre... c'est là qu'il faut commencer...!

Marcel Lamarre
Animateur en français
C.E.C.M.

COMMENTAIRE

des tomates qu'il serait bon de faire mûrir

J'aimerais commenter ici l'article de M. Marcel Lamarre.

Comme lui, je suis d'accord lorsqu'il s'agit de critiquer le choix de certaines pièces montées par nos troupes professionnelles; comme lui, je voudrais bien qu'il se joue un peu plus de théâtre québécois dans «notre belle province». — A ce sujet, M. Lamarre semble désirer que l'on ne monte et que l'on n'enseigne que des œuvres québécoises sous prétexte qu'elles intéressent davantage. Il va même jusqu'à demander que le professeur de français choisisse la programmation des compagnies professionnelles... —

Je ne suis pas de cet avis. Avant de dire «son gros mot» aux directeurs de troupe, le professeur devrait d'abord s'interroger sur sa manière d'enseigner le théâtre, sur sa manière de «donner le goût du théâtre» aux étudiants. Il est vrai qu'on ne peut plus étudier une pièce comme on analyse un roman ou de la poésie, car, comme nous l'explique M. Lamarre, «*Le texte ne compose qu'une partie seulement du spectacle.*»

Alors, comment doit-on initier les jeunes à ce monde merveilleux? Comme principale solution, on nous propose d'envoyer les étudiants «voir des pièces, et en voir, et en voir». — On demande même à nos troupes de jouer les auteurs étudiés en classe. — C'est là, il me semble, non seulement encourager l'apathie des étudiants mais aussi décharger les responsabilités du professeur sur le dos des compagnies théâtrales. Plutôt que de rechercher des compromis qui ne satisferaient personne, pourquoi ne pas donner «ce goût du théâtre» en intégrant dans nos cours des ateliers dramatiques où l'élève apprendrait par lui-même ce qu'est la réalisation d'un spectacle?

Des expériences ont déjà été tentées dans ce domaine. Malgré les difficultés techniques que nous avons rencontrées, laissez-moi vous dire que ces tentatives furent concluantes. Elles permirent à l'étudiant de jouer un rôle actif en tant qu'acteur ou technicien (j'entends par technicien, celui qui conçoit et fabrique les décors, les costumes, etc.); de découvrir ce qu'est la

débrouillardise; de prendre conscience et d'admirer davantage le métier de comédien, de costumier ou de régisseur. De plus, dites-vous qu'il n'est pas nécessaire, pour diriger ces ateliers, d'être des metteurs en scène aguerris ou des acteurs de carrière. Il suffit tout simplement d'être de bons animateurs, d'avoir vu beaucoup de pièces et d'être disponible. Si nous voulons que les étudiants se souviennent de notre enseignement, il nous faut concrétiser davantage nos méthodes. Le théâtre nous offre cette possibilité. Pourquoi ne pas en profiter?

Avant de jeter des tomates à nos troupes professionnelles, il serait peut-être bon de les faire mûrir...

Solange Hubert
Cégep F.-X. Garneau, Qué.

N.D.L.R. — Un article présentant les objectifs et les méthodes du cours de théâtre 202 tel qu'il est donné au Cégep Garneau paraîtra dans le prochain numéro du *Québec français*.